

poésie

Esthétique de la prédation

Hyam Yared

Extrait de la publication

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Hyam Yared

ESTHÉTIQUE DE LA PRÉDATION

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013
© Éditions Mémoire d'encrier

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Yared Schoucair, Hyam, 1975-

Esthétique de la prédation

(Poésie ; 43)

ISBN 978-2-89712-069-6 (Papier)

ISBN 978-2-89712-070-2 (PDF)

ISBN 978-2-89712-071-9 (ePub)

I. Titre.

PS8647.A72E87 2013 841'.6 C2012-942820-5

PS9647.A72E87 2013

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télé. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Hyam Yared

ESTHÉTIQUE DE LA PRÉDATION



Extrait de la publication

*Je pense donc peut-être
je ne suis plus*

PROLOGUE

Esthétique et Prédation, deux mots semblant à l'antipode l'un de l'autre et pourtant proches. Dans le règne animal l'équilibre planétaire serait sous-tendu par un instinct prédateur de survie. C'est compter sans l'homme, « animal » raisonnable et organisé, et sa capacité à se distinguer des autres espèces en structurant ses instincts à l'intérieur de sa sphère socio-politique, prouvant par là qu'il est le seul animal capable d'*esthétiser* « sa » prédation.

À bien observer l'histoire de l'homme, prédateur pour l'homme, et son évolution – quand les autres espèces ne s'entre-dévorent que par nécessité, jamais au sein d'une même espèce et encore moins par esthétisme, vanité, appât du gain ou du territoire –, l'intelligence de l'homme se serait retournée contre lui. La prédation est partout. Même la science mise à profit du gain, du commerce, du pétrole,

des guerres, du consumérisme, aurait déjoué le but premier qui l'a vue naître et serait devenue ce monstre échappé du génie de son créateur et porté à détruire ce qu'elle devait initialement guérir, protéger, maximiser. Si la modernité est le signe d'une intelligence caractéristique du genre humain, elle ne dénote pas moins de la barbarie de ce dernier par l'instrumentalisation dont en font les états soucieux de maintenir les rouages des machinations politico-économiques où, au-delà des antagonismes apparents, se profilent des intérêts économiques communs. Car la roue tourne et la prédation se perpétue à travers les systèmes politiques quels qu'ils soient et aussi nobles, légitimes, illégitimes, abjectes furent les causes ou les idées qui les ont vus naître. Ainsi les dictatures visibles et invisibles, se soucient-elles d'ancrer dans les consciences collectives de nos sociétés, la peur d'autrui comme unique moyen de penser vaincre ce qui nous est inconnu en l'écartant de nous, ou en le dévorant. Partout les questions – les fables ? – identitaires refont surface et se développent à partir de cette vieille technique, tristement connue, du repli versus le rejet de l'altérité. Dans cette éducation

largement propagée par une technologie de plus en plus rapide, n'avons-nous pas fait de l'autre une proie à ingérer, digérer et regarder mourir avec indifférence ? Passé un certain seuil même le cri est devenu une fiction. L'immunité à l'atroce une prédation de plus. Au fond les charognes ne sont pas si laides à la télé et de l'autre côté de l'écran on s'arrange avec la puanteur pourvu qu'il y ait du spectacle et de la pub. Que notre confort soit notre opium.

Je pense... aux victimes tombées sous les obus d'une civilisation en perte de mondes, de sens, d'une éthique de l'humain, *je pense...* aux disparus basculant dans l'oubli, aux déportés de l'histoire, aux enfers carcéraux commencés dans les corps. Pendu par les pieds, le prisonnier pense à son enfance. Il se dit que le temps est cannibale et que le crime est une nostalgie, un retour vers une terre où la douleur a la forme des camisolles. « J'ai mal donc je dévore ». Même les rues coagulent là où le ciel ne déporte plus de nuages. Dans les marchés, nos peaux attendent d'être écoulées et les mortiers sont les larmes de Dieu. Si penser fait le néant, la mémoire est devenue cette fosse commune – sépulture de nos douleurs

manipulées. Il n'y a pas d'enfer, il y a le plaisir coupable de ne plus savoir comment pleurer. Nous avons perdu le droit de mendier la beauté.

Je pense... à l'instinct comme cause de la débandade sociale et politique, mais aussi comme moyen de revenir à et en nous-mêmes, et d'accepter, en toute lucidité, notre condition commune de sacs de viande et d'os dont l'Histoire, implacable, se gave. Je pense... à la violence du monde qui transforme les corps en palimpsestes résignés d'une souffrance absurde, estampée dans les chairs, sur la peau, dans les organes. Guerres, révoltes, mais aussi consumérisme sont autant de dysfonctionnements de nos sociétés éclatées, peuplées d'individus obsédés par la frénésie illusoire d'un salut incertain. Au nom de quels enrichissements, de quelles sur-promotions de l'image de soi – qu'elle fût individuelle ou collective ? – Cette image cannibale d'une réalité pervertie et gonflée à l'hélium des médias anthropophages. L'écran de télé n'est au fond qu'une bouche dévoreuse de cadavres et qui, entre deux pubs, esthétique l'effroi, les massacres, les désastres. Nous sommes tous des aliénés – pantins d'une prison en plastic. La vie est en plastic et l'argent – du pétrole

recyclé. Tout est justifiable pourvu qu'il y ait la peur, l'ingestion, le contrôle du consommateur consommé. Tout est à l'hélium. Nos égos. Nos cultures. Nous sommes dévorés par la modernité, par le spectacle affligeant de nos défigurations collectives. Même l'amour nous défigure. L'autre, l'être aimé – convoité? –, devient l'objet de notre instinct à l'ingestion. Le ciel est indigeste et dans nos cœurs mastiqués, digérés, déféqués, restera-t-il du vide comme ultime pulsion? Levi Strauss affirmait: « Nous sommes tous des cannibales ». Le « raffinement » de l'homme consisterait-il à industrialiser ce réflexe en guise d'une réappropriation de l'autre – son ennemi? Sommes-nous réellement condamnés à être les sangsues d'autres sangsues et dans ce processus, l'éthique serait-elle cette coquille vidée et relative aux intérêts de tous - individus, collectivités, états –, sauf d'un bien commun et d'une réflexion autour de son devenir. Car au-delà des politiques carnassières sur lesquelles se sont bâtis des siècles de tyrannies colonisatrices, d'esclavages abolis suivis de dictatures – bras long de quels post-colonialismes? –, la prédation s'inscrit aussi dans le domaine du privé, de la famille, de nos sociétés

Esthétique de la prédation

Hyam Yared

*Avec des codes-barres de viande hachée, ils ont scanné
nos libertés. Dessus ils ont marqué : À surveiller toujours.
J'ai ouvert grand le corps. Je leur ai dit d'y introduire le feu.
Quelque chose. N'importe. Pourvu que se taise le vide.
Avant de passer la douane, j'ai tout avalé. Ma digestion
est ma prison*

Expérience du vide et de l'altérité contrariée, le poème prend acte, conteste la violence et la mécanique froide du langage. Le corps aimé, désiré, pénétré est marqué par une implacable colère. Nous apprenons à nommer les êtres et les choses, avec les masques de l'aliénation. L'être poétique confronte le cynisme contemporain, les dictatures visibles et invisibles.

Née à Beyrouth, Hyam Yared est poète et romancière. Voix nouvelle et dissidente du Liban, son œuvre, exigeante et attentive au monde, questionne le corps, la guerre et l'éthique.